



*Votre Altesse est trop indulgente ! répondit
Amy Nabot.* (Page 1706).

C. I.

LIVRAISON 225

Naturellement, au lieu de la conduire au commissariat, je l'amènerai ici.

— Hassan, si tu réussis...

— Votre Altesse me donnera la récompense qu'elle m'a promise, n'est-ce pas ?

— Je te donnerai plus, beaucoup plus !... Par contre, si tu manques ton coup tu iras certainement en prison... Par conséquent, fais bien attention à ce que tu fais !

— Je m'arrangerai de façon à ne pas me faire prendre, Altesse et je parierais n'importe quoi que j'arriverai à mettre mon projet à exécution.

— Eh bien tant mieux... Va... Moi, je reste ici et je t'attendrai.

Hassan s'inclina profondément devant son maître et se retira.

.....

Amy Nabot était en train de dîner dans sa chambre quand le pseudo-policier vint lui annoncer qu'on l'attendait au commissariat pour un interrogatoire.

Ceci lui déplut beaucoup, mais, se disant qu'il était impossible de se dérober, elle termina en hâte son repas, puis elle s'habilla pour sortir.

Le policier, qui était resté dans le vestibule, lui dit qu'une voiture attendait au dehors pour aller au commissariat.

Avant de sortir de l'hôtel, l'aventurière fit le tour des salons du rez-de-chaussé dans l'espoir de rencontrer Picquart. Mais le colonel devait être sorti, car elle ne le vit nulle part.

Elle ne s'en inquiéta d'ailleurs point, se disant qu'elle serait bientôt de retour.

Elle suivit le policier qui la fit monter dans une voiture qui stationnait devant la porte de l'hôtel.

Le cocher fit claquer son fouet et le véhicule se mit en mouvement.

Absorbée dans ses pensées, Amy Nabot ne fit pas attention, tout d'abord, au chemin que l'on prenait.

Mais après que la voiture eut roulé à bonne allure pendant près d'une demi heure, elle commença de trouver anormale la longueur du trajet.

— Comment se fait-il que le commissariat soit si éloigné du centre de la ville ? demanda-t-elle au policier qui était assis vis-à-vis d'elle.

— Nous devons d'abord passer à la maison d'Estalba où Monsieur le commissaire est en train de faire une perquisition, répondit le policier avec un air indifférent.

Amy Nabot se sentait assez inquiète et l'idée de devoir entrer encore une fois dans cette maudite maison lui causait une sorte d'angoisse.

Regardant par la fenêtre de la voiture, elle constata que l'on était arrivé dans une espèce de faubourg où les maisons, presque toutes entourées de jardins, étaient assez éloignées les unes des autres. L'on ne voyait que très peu de monde dans les rues et presque tous les passants étaient des indigènes.

Soudain, la voiture, qui n'avait cessé de rouler assez rapidement, partit au grand galop. Brandissant son fouet le cocher poussait de brèves exclamations en arabe pour exciter les chevaux.

Puis, après que l'on eut dépassé les dernières maisons d'une rue déserte, on déboucha soudain dans la campagne, une vaste plaine sablonneuse à l'extrémité de laquelle on apercevait des bouquets de palmiers et d'oliviers.

Evidemment, ce n'était pas encore le désert, mais

cela commençait déjà à y ressembler !

Et la voiture filait comme un bolide, secouée, cahotée au point que l'on aurait pu craindre qu'elle allait voler en éclats d'un moment à l'autre. Les chevaux, qui semblaient avoir pris le mors aux dents, galopèrent frénétiquement sur le sol rocailleux d'une route fort mal entretenue.

Terrifiée, Amy Nabot était devenue toute pâle.

— Au nom du ciel !... Où allons-nous ? s'écria-t-elle en se tournant vers le pseudo-policier.

— Taisez-vous et restez tranquille ! lui répondit l'homme en la regardant avec un air impérieux.

Le chemin devenait de plus en plus mauvais et les chevaux couraient de plus en plus vite. La voiture bondissait et rebondissait avec un bruit d'enfer, faisant à tout moment des embardées effrayantes.

L'aventurière avait tellement peur qu'elle n'osait plus remuer. A demi défaillante de terreur, elle ferma les yeux et appuya sa tête sur les coussins.

Où allait-on ?... Quand allait-on s'arrêter ?

Finalement, les chevaux ralentirent considérablement leur allure. Un peu rassurée, Amy Nabot ouvrit de nouveau les yeux et regarda au dehors.

Après quelques instants, les chevaux se mirent à marcher au pas.

— Mon Dieu !... Où sommes-nous donc ? gémit l'aventurière.

— En pleine campagne ! répondit le policier.

— Mais pourquoi sommes-nous venus ici ?

— Ne comprenez-vous pas que les chevaux se sont emballés et que le cocher n'a pas pu les retenir ?... Ça arrive à chaque instant avec les chevaux arabes. Heureusement que nous nous en sommes tirés sans accident... Mais ce qui est ennuyeux, c'est que, maintenant ces maudites bêtes sont complètement épuisées par leur

course et que nous ne pourrons pas retourner en ville tout de suite. Il faudra leur donner le temps de se reposer... Et dire que Monsieur le commissaire nous attend !... Il va s'impatienter terriblement et ce sera encore une fois sur moi qu'il passera sa colère, comme d'habitude !... Comme si c'était de ma faute que les chevaux ont pris le mors aux dents.

L'homme avait réellement l'air très ennuyé. Amy Nabot commençait à se dire que les soupçons qui lui étaient venus à son égard pendant la course folle que l'on venait de faire devaient être injustifiés et que, s'il avait répondu aussi rudement à sa première question, c'était sans doute parce qu'il avait eu grand peur lui-même et qu'il n'avait pas été capable de dominer entièrement ses nerfs. Il est évident que quand on est sous l'empire d'une grande frayeur, on ne pense généralement pas à faire étalage de politesse.

— Mais qu'allons-nous faire si, comme vous le dites, nous ne pouvons pas revenir tout de suite en ville, demanda-t-elle.

— Nous allons voir, répondit le policier avec calme. Il y a une oasis là-bas et nous y trouverons peut-être le moyen de changer de chevaux...

— Une oasis ?... Nous sommes donc si loin de la ville ?

— Certainement !... A une allure normale, il nous faudrait bien deux heures pour y revenir... Mais n'ayez pas peur... Vous êtes sous la protection de la police et rien de fâcheux ne peut vous arriver.

Malgré cela, Amy Nabot ne se sentait pas trop rassurée et elle tremblait de tous ses membres. La sensation de se trouver aussi loin de tout lieu habité lui causait un pénible malaise.

La voiture venait de s'arrêter.

Amy Nabot se leva, descendit en hâte et se mit à

regarder autour d'elle.

Sous la pâle clarté de la lune, le paysage présentait un aspect romantique et mystérieux. L'on se trouvait dans une sorte de clairière, au centre d'une petite oasis. D'un côté, l'on apercevait les tentes d'un campement arabe et, un peu plus loin, une fontaine auprès de laquelle deux vieillards à longues barbes blanches et coiffés de turbans majestueux, se tenaient assis.

Le policier se dirigea vers ces deux hommes et se mit à leur parler en arabe.

Amy Nabet était restée un peu à l'écart. Elle ne pouvait d'ailleurs pas comprendre ce que l'on disait, car elle ne connaissait qu'une vingtaine de mots arabes qu'elle avait appris depuis son arrivée à Tunis.

Elle tenait ses deux mains serrées sur son cœur et elle tremblait de crainte.

Comment allait-elle retourner à l'hôtel où elle se trouvait si bien sous la protection du colonel Picquart !

Sa peur était si grande qu'elle s'imaginait voir des figures menaçantes de bandits cachés dans les buissons qui entouraient la clairière.

Elle observait attentivement les gestes du policier qui discutait avec les deux Arabes.

Leur conversation se prolongea assez longtemps ; mais finalement, elle vit l'homme revenir vers elle.

— Nous allons pouvoir rentrer à Tunis, lui dit-il. On va nous prêter d'autres chevaux...

Amy Nabet se tourna du côté des chevaux qui avaient traîné la voiture et elle les vit couverts de sueur, l'écume aux lèvres, dans un état à faire pitié.

— J'espère que les chevaux qu'on va nous donner maintenant ne vont pas s'emballer aussi ! s'exclama-t-elle. N'allons-nous pas risquer encore une fois de nous tuer ?

— Non, Madame... N'ayez pas peur... Ces choses-là

n'arrivent pas deux fois dans le même jour !... Et maintenant, veuillez me suivre, nous allons remonter en voiture...

Tous deux se dirigèrent ensemble vers l'endroit où l'on avait laissé la voiture que l'on avait dételée pour amener les chevaux près de la fontaine pour qu'ils puissent boire et se reposer.

Mais quand elle se fut approchée du véhicule, l'aventurière laissa échapper une exclamation de stupeur.

Ce n'était pas le même véhicule !

Cette voiture-ci infiniment plus belle que celle dans laquelle elle était venue... C'était une luxueuse berline attelée de quatre superbes chevaux.

Et Amy Nabot n'eut aucune peine à reconnaître cette voiture.

C'était celle du Chéikh Abd-el-Rahman !

Comme si un voile s'était tout-à-coup déchiré devant ses yeux ; elle comprit tout-à-coup quel était le nouveau guet-apens dans lequel elle était tombée.

C'était encore un stratagème pour l'amener au palais du prince !

Affolée, blême de terreur, l'aventurière se mit à crier de toutes ses forces :

— Au secours ! Au secours !

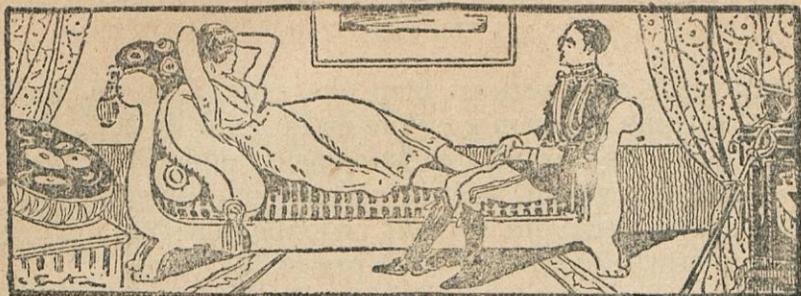
Mais sa voix fut immédiatement étouffée.

Le pseudo-policier, qui se tenait derrière elle, venait de lui jeter une couverture sur la tête.

Une odeur étrange l'étourdissait... Elle se sentit défaillir, chancela et tomba sans connaissance entre les bras de Hassan qu'elle n'avait pu reconnaître sous son déguisement d'officier de police.

Ce dernier la souleva et la déposa prestement dans la voiture. Puis il prit place auprès d'elle et un valet de pied referma la portière.

L'instant d'après, le véhicule partait à vive allure et s'éloignait en soulevant des nuages de poussière.



CHAPITRE CCLVI.

UNE DECOUVERTE INNATENDUE

En proie à une vive agitation, le colonel Picquart était entré dans sa chambre et il avait rédigé un rapport basé sur les déclarations d'Amy Nabet, n'omettant aucun détail des révélations que l'aventurière lui avaient faites.

Il avait renoncé à sa première idée de télégraphier à Paris pour demander la permission de revenir lui-même en France. Il avait préféré communiquer par lettre les déclarations d'Amy Nabet à ses supérieurs et leur laisser l'initiative de le rappeler pour témoigner au procès d'Esterhazy s'ils le jugeaient à propos.

Il avait l'intention de demander à Amy Nabet d'ajouter sa propre signature à la sienne au bas du rapport, dès qu'il l'aurait terminé, afin de donner plus de poids à ce document.

De cette façon, personne n'aurait pu douter de la véracité de ses assertions et sa responsabilité demeurerait à couvert.

De cette façon, personne n'aurait pu douter de la véracité de ses assertions et sa responsabilité demeurerait à couvert.

Il savait bien qu'il avait de nombreux ennemis.

l'état-major et il pensait bien que ceux-ci ne négligeraient aucune occasion possible de lui faire du tort. Par conséquent, ils auraient certainement tendance à insinuer que son rapport n'était qu'une vengeance personnelle contre ceux qui avaient ordonné son transfert à Tunis pour se débarrasser de sa présence à Paris.

Il avait même pensé à faire authentifier la signature de l'aventurière par l'attestation d'un témoin et il avait songé à son collègue, le capitaine Rieur, pour cette formalité.

Il ne connaissait Rieur que depuis le jour de son arrivée à Tunis mais tous deux étaient rapidement devenus de bons camarades et ils se considéraient déjà comme des amis.

Le colonel regarda l'heure et il se dit que le capitaine Rieur devait probablement être à ce moment dans le hall de l'hôtel, en train de lire les journaux.

Il replia soigneusement la lettre qu'il avait préparée

Son pâle visage était animé d'une lumière insolite. pour l'expédier à Paris, sortit de sa chambre et descendit dans le hall.

C'était l'émotion et l'espérance de pouvoir finalement venir en aide à son malheureux ami.

Ce qu'il avait pressenti était donc vrai !

Les coupables vivaient tranquilles et libres tandis que l'innocent languissait à l'Île du Diable, parmi d'indicibles tourments, loin de sa famille, torturé moralement autant que physiquement.

Mais la vérité allait bientôt voir la lumière... Maintenant, cela ne pouvait plus faire l'ombre d'un doute !

Le colonel pensait au jour où l'infortuné allait pouvoir revenir auprès des siens et à la joie qu'éprouveraient sa femme et ses enfants.

Mais, en même temps, une pensée plus triste lui vint à l'esprit : il songeait à sa chère épouse qu'il ne reverrait plus jamais !

Il fit un effort pour éloigner de soi cette pensée qui le tourmentait ; il ne devait pas laisser s'ouvrir de nouveau cette plaie dont il avait tant souffert. Il fallait qu'il conserve toute son énergie afin de pouvoir lutter plus efficacement pour la noble cause qui était devenue le but de sa vie.

Il se rappelait à quel point les malheurs de la famille Dreyfus avaient ému sa pauvre Blanche qui l'avait tant de fois supplié de faire tout son possible pour sauver l'infortuné capitaine.

Et il avait réellement fait tout ce qui était en son pouvoir, mais jusqu'à ce moment, il n'était arrivé à autre chose qu'à s'attirer l'inimitié de ses supérieurs ainsi que de la plupart de ses collègues, et à s'attirer à lui-même de sérieux ennuis.

Mais maintenant, il avait entre les mains des preuves tellement décisives qu'il ne pouvait plus douter du succès.

Cette fois, il pouvait engager la lutte sans crainte, car les coupables étaient vaincus d'avance !

Alfred Dreyfus allait pouvoir reconquérir sa liberté et son honneur !

Le visage du colonel reflétait l'enthousiasme dont il était animé et le capitaine Rieur, qu'il trouva effectivement dans le hall de l'hôtel, comme il l'avait prévu, s'en aperçut tout de suite.

— Quelle bonne nouvelle m'apportez-vous ? lui demanda-t-il.

Picquart lui tendit l'enveloppe qu'il tenait à la main.

— Lisez ça, Rieur ! s'exclama-t-il et dites-moi si je n'ai pas de raisons de me réjouir ?... Comme vous voyez la justice arrive toujours finalement à se faire jour...

Le capitaine retira de l'enveloppe la lettre que le colonel venait d'écrire.

Il se mit à lire et son attention augmentait à mesure qu'il poursuivait sa lecture tandis que son visage exprimait tour à tour les sentiments les plus divers. D'abord, un grand étonnement, puis un intérêt croissant mélangé d'une vive émotion.

Quand il eut fini de lire, il rendit la lettre à Picquart en s'exclamant :

— Ces révélations vont sûrement soulever un scandale énorme et personne ne pourra plus contester l'innocence du malheureux capitaine Dreyfus...

— Finalement, j'ai réussi à mettre la main sur des preuves certaines, irréfutables... Comme vous venez de le dire, personne ne pourra plus révoquer en doute l'innocence absolue d'Alfred Dreyfus.

— Espérons, tout au moins, qu'on ne refusera pas de tenir compte de vos assertions !

— J'ai pensé à cela aussi et c'est précisément pour cette raison que j'ai voulu commencer par vous consulter et vous demander votre aide.

Rieur se mit à regarder le colonel avec un air étonné.

— Mon aide ? fit-il. Que pourrais-je faire ?

— Je voulais vous prier de venir avec moi auprès de Madame Amy Nabot pour être témoin quand elle signera le document que je veux envoyer à Paris... Vous pourrez authentifier de votre propre signature, la signature de cette personne, de façon à ce qu'il ne puisse plus y avoir aucune espèce de doute.

— Ce n'est pas une mauvaise idée et vous avez bien raison de ne vouloir agir qu'avec la plus extrême prudence...

Picquart se leva et demanda :

— Voulez-vous venir tout de suite avec moi chez cette dame ?

— Comme il vous plaira...

Picquart appela un domestique et le chargea d'aller

dire à Amy Nabot qu'il désirait lui parler.

Le valet s'éloigna et revint au bout de quelques minutes en disant :

— Madame Nabot est sortie Monsieur... Elle a quitté l'hôtel il y a environ une heure en compagnie d'un officier de police qui devait la conduire au commissariat pour un interrogatoire... Il s'agissait sans doute de quelque chose de très urgent, car le portier les a vus monter dans une voiture qui est partie à toute vitesse...

Picquart fronça les sourcils et, se tournant vers le capitaine Rieur, il lui demanda :

— Est-ce que vous ne trouvez pas étrange que l'on vienne chercher quelqu'un pour un interrogatoire à une heure pareille ?

— Si, mais dans ce pays, il ne faut s'étonner de rien !

— Et que devons-nous faire ?

— Attendre avec patience le retour de cette dame.

Les deux hommes se dirigèrent ensemble vers le salon de lecture. S'asseyant dans un angle de la vaste salle, ils se mirent à causer de choses et d'autres, mais Picquart était distrait et inquiet. L'absence d'Amy Nabot lui paraissait anormale et il était ennuyé du retard qui en résultait car il était impatient de faire partir sa lettre.

Un quart d'heure s'écoula, puis une demi heure, puis une heure, et Amy Nabot ne revenait toujours pas !

Si elle tardait encore, la lettre ne pourrait pas être mise à la poste ce soir-là et ne pourrait partir par le bateau qui quittait Tunis le lendemain matin à la première heure. Cela représenterait un retard de trois jours, car il n'y avait plus d'autre courrier pour la France avant la fin de la semaine.

Où pouvait bien être restée l'aventurière ? Était-il admissible que cet interrogatoire se prolongeât si longtemps ?

Finalement le capitaine Rieur proposa de se rendre au commissariat pour demander des explications.

— En effet, répondit le colonel. Je crois que ce serait la meilleure chose à faire et je ne peux pas rester plus longtemps dans l'incertitude car le témoignage de cette personne m'est trop précieux !

Il était devenu très nerveux et il se sentait en proie à un étrange pressentiment.

Les deux officiers prirent une voiture et se firent conduire au commissariat où ils demandèrent à parler au secrétaire de service.

— Madame Amy Nabot a été appelée vers sept heures du soir pour un interrogatoire, dit le colonel Picquart, et elle n'est pas encore revenue... Je suis venu ici pour m'enquérir des raisons pour lesquelles cet interrogatoire se prolonge aussi longtemps.

Le fonctionnaire avait écouté avec un visible étonnement ce que l'officier venait de dire.

— Je ne comprends pas bien de quel interrogatoire il s'agit, colonel, répondit-il enfin. Il doit y avoir erreur, parce que si quelqu'un avait été appelé pour un interrogatoire à une heure aussi insolite, j'en aurais certainement été informé.

Picquart et Rieur regardaient le fonctionnaire avec un air consterné.

Ils se mirent à l'assaillir de questions et insistèrent pour qu'il s'informe afin de savoir exactement si Amy Nabot avait été convoquée ce soir là ou non.

— Elle a peut-être été amenée à la préfecture ? suggéra le colonel.

— Ce n'est pas impossible, répondit le secrétaire, mais ça m'étonnerait beaucoup.

Finalement, les deux officiers décidèrent de retourner à l'hôtel dans l'espoir qu'Amy Nabot y serait rentrée pendant leur absence.

— Elle aura peut-être inventé elle-même cette histoire d'interrogatoire, dit Rieur, et elle sera sortie pour aller se promener avec quelque galant compagnon.

— Non, répondit le colonel, je ne peux pas croire cela car elle avait trop peur et elle n'aurait certainement pas quitté l'hôtel sans raison sérieuse.

Tandis qu'il disait ces mots, une pensée angoissante surgit dans l'esprit de Picquart.

Le Chéikh Abd-el-Rahman !

N'était-il pas pour quelque chose dans la mystérieuse absence de l'aventurière ?

— Ecoutez, dit-il à voix basse, en se penchant à l'oreille de Rieur. Je suis très inquiet... Je commence à croire qu'Amy Nabot aurait bien pu retomber entre les mains du prince... Cela ne m'étonnerait pas que tout ceci soit un coup monté par lui ou par un de ses serviteurs.

— Cela serait bien possible, en effet....

— Mais je vous assure que s'il a fait cela il le paiera cher !

Cette pensée avait mis le colonel Picquart dans un état d'agitation indicible.

— Allons tout de suite à la préfecture ! s'exclama-t-il enfin. Ne perdons pas de temps !

— Mais mon cher ami, on ne consentira jamais à nous recevoir à cette heure-ci !... Il est beaucoup trop tard !

— Je saurai bien m'arranger pour qu'on nous reçoive !... Il n'y a pas une minute à perdre... Il faut que l'on découvre ce soir même qui est la personne qui a fait disparaître Amy Nabot.. Si c'est le Chéik, tant pis pour lui !... La loi est la même pour tout le monde, après tout, même pour les princes !

Le capitaine Rieur n'osa pas contredire son ami et tous deux sortirent de nouveau pour se rendre à la Préfecture.

Ce soir là, le Préfet donnait une petite fête de famille dans ses appartements privés et le colonel Picquart dut beaucoup insister pour arriver à le voir.

— Il s'agit d'une affaire de la plus extrême urgence, expliqua-t-il au portier. La vie d'une personne que je connais est en jeu.

Finalement, les deux officiers furent introduits dans un petit salon où le Préfet vint les rejoindre quelques minutes plus tard.

— Je vous prie de vous expliquer le plus brièvement possible ! leur dit-il après les avoir très froidement salués. De quoi s'agit-il ?

Picquart expliqua ce qui était arrivé et il ajouta :

— Il faut absolument que la liberté soit rendue à cette dame, parce qu'elle va être appelée à témoigner dans un procès de la plus haute importance...

— Oui, je sais, interrompit le Préfet. Elle va devoir témoigner contre Estralba et Alkmaar, mais cela n'est pas si pressé.

— Il ne s'agit pas de cela... Le procès d'Alkmaar et d'Estralba ne m'intéresse pas du tout...

— Il me semble me rappeler que vous vous intéressiez considérablement quand vous êtes venu me voir ce matin, Monsieur le colonel !

— Parce que je n'étais pas encore au courant de certaines choses que je sais maintenant, Monsieur le Préfet... Toujours est-il que, si je m'intéresse tant au sort de Madame Amy Nabot, c'est parce qu'elle doit apporter son témoignage dans un procès qui va se dérouler à Paris et qui intéresse la défense nationale... Il s'agit de l'affaire Esterhazy dont vous avez sans doute entendu parler... Comme je vous l'ai déjà dit tout à l'heure, je soupçonne le Chéikh Abd-el-Rahman d'avoir fait enlevé cette dame...

— Cela me paraît plutôt invraisemblable, colonel !



*Oui Altesse.... J'ai l'honneur de vous présenter
le colonel Picquart.* (Page 1715)

— Pas à moi, et j'insiste pour que la police fasse immédiatement une perquisition dans son palais...

— Il faudrait pour cela une raison péremptoire. colonel...

— Elle existe, Monsieur le Préfet

— Je vous écoute.

Le colonel se mit alors à raconter comment le prince arabe s'était comporté vis à vis d'Amy Nabot, mais le haut fonctionnaire ne le laissa pas achever et il l'interrompit par un sonore éclat de rire.

— Je sais déjà tout cela, Monsieur le colonel ! s'exclama-t-il, parce que nous en avons déjà parlé ce matin, mais je ne vois aucune raison de s'inquiéter de ce que le Chéikh Abd-el-Rahman ait envie de faire la cour à cette belle dame !

— Et s'il l'a fait enlever de force ?

— Ceci n'est nullement prouvé...

— Le policier qui s'est présenté à l'hôtel...

— Le portier se sera probablement trompé... Il aura pris la livrée d'un serviteur du prince pour un uniforme d'officier de police... Quant à moi, je suis convaincu de ce que la danseuse doit avoir accepté de son plein gré l'invitation du Chéikh.

— Donc, vous refusez de prendre aucune espèce de mesure contre cet homme ?

— Certainement... Tout au moins, jusqu'à ce que je sois en possession de preuves certaines me permettant d'agir légalement... Nous avons le devoir de maintenir les meilleurs rapports possibles avec les personnalités indigènes du pays et un pas mal calculé pourrait nous coûter cher... Et puis, vous devez aussi comprendre que nous ne voulions pas risquer de nous rendre ridicules à cause d'une femme dont la profession la porte naturellement aux aventures galantes...

Picquart serra les lèvres. Il était certain que lui-

même ne se serait certainement pas excessivement préoccupé du sort de cette femme si son témoignage ne lui avait paru indispensable pour sauver le malheureux capitaine Dreyfus.

— Comme vous voyez, il n'y a absolument rien à faire ! s'exclama le Préfet après une courte pause. Et, à mon grand regret, je ne puis continuer de m'entretenir avec vous ce soir parce qu'il faut que je retourne auprès de mes invités...

— Ce disant, le haut fonctionnaire s'inclina légèrement, tendit la main à Picquart et lui dit :

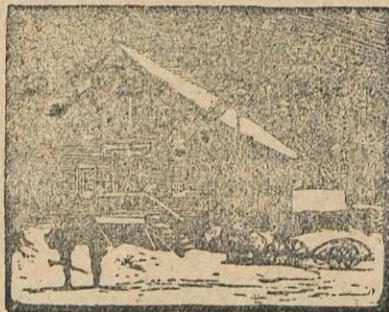
— Aux heures où les bureaux de la Préfecture sont ouverts, je suis toujours à votre disposition, colonel, répondit le Préfet avec une légère nuance de tranquille ironie.

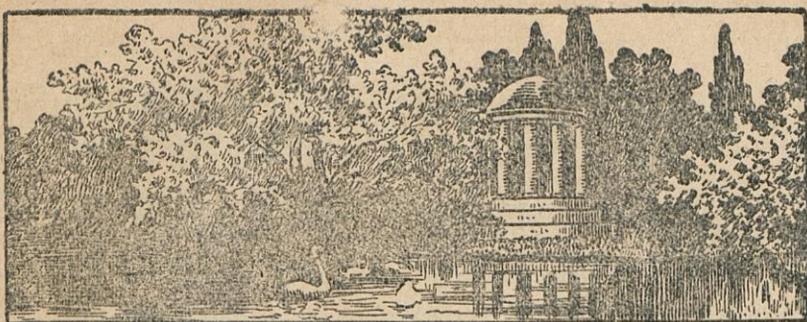
— Nous nous reverrons, Monsieur le Préfet ! gronda-t-il.

Picquart était furieux.

Fort désappointé, le colonel rentra à son hôtel avec le capitaine Rieur.

Qu'aurait-il encore pu faire pour venir en aide à Amy Nabot ?





CHAPITRE CCLVII.

DANS LE PALAIS DU CHEIKH ABD-EL-RAHMAN

Lentement, Amy Nabot souleva ses paupières. Elle regarda un moment autour d'elle avec un air égaré, puis referma les yeux.

— Suis-je éveillée ou est-ce que je rêve ? se demandait-elle. Je me sens tellement fatiguée !

Dormir, dormir encore... elle n'avait pas d'autre désir !

Elle enfonça sa tête dans l'oreiller de soie releva la couverture qui avait un peu glissé, et chercha à rappeler à elle le sommeil reposant qui fait oublier toute chose.

Mais elle ne parvenait pas à retrouver la tranquillité d'esprit qui lui aurait été nécessaire pour se rendormir. Les souvenirs commençaient à réapparaître dans sa mémoire...

Le policier qui était venu la chercher à l'hôtel... Les chevaux qui s'étaient emballés... L'oasis et l'autre voiture... celle du Chéikh Abd-el-Rahman...

Une soudaine épouvante s'empara d'elle et elle se souleva sur les coussins, regardant autour d'elle avec un air atterré.

Était-ce un rêve ou était-ce la réalité ?

Elle examina les détails de la pièce où elle se trouvait et finalement, elle fut bien obligée de se rendre à l'évidence.

Elle n'était point dans sa chambre de l'hôtel Tunisia Palace !

Elle se trouvait dans une vaste et luxueuse salle dont les murs étaient recouverts de lourdes tentures de satin broché. Sur le sol, de somptueux tapis s'étalaient ; le lit sur lequel elle était étendue était merveilleusement moelleux, garni de coussins et de couvertures de soie brodée d'or.

Tout-à-coup, elle eut la précise vision de la réalité. Elle était prisonnière dans le palais du prince arabe !

Un cri déchirant s'échappa des lèvres de l'aventurière. Elle sentait son cœur se briser d'angoisse.

Se levant d'un bond, elle courut vers une lourde portière pour la soulever, dans l'espoir de trouver de ce côté une issue par où elle pourrait s'échapper.

Mais avant même qu'elle ne l'atteigne, la portière s'écarta comme par enchantement et le Chéik apparut, tout souriant.

— Où voulez-vous donc aller, Madame ? demanda-t-il.

Amy Nabot fixa sur lui un regard plein de colère et de colère :

— Bandit !... Canaille !... Misérable !

Le prince continuait de sourire.

— Pourquoi êtes-vous en colère avec moi, Madame ? interrogea-t-il tranquillement. Quel mal vous ai-je fait ?

— Vous avez encore l'audace de me poser une question pareille après m'avoir attirée dans votre palais au moyen d'une vile tromperie et d'une lâche trahison !

— Ce n'était qu'une plaisanterie ? Chez nous, en Europe, on ne plaisante pas avec certaines choses et ce que vous avez fait est indigne d'un gentilhomme !

— Autres pays, autres mœurs, Madame...

— Mais je ne suis pas une femme avec qui on peut se permettre de semblables plaisanteries comme vous appelez cela...

— J'ai seulement voulu vous montrer à quel point ma puissance est grande... J'ai toujours obtenu ce que j'ai voulu...

— Je préfère comencer par vous déclarer que je n'ai en aucune façon l'intention de devenir une de ces créatures que vous gardez prisonnière dans votre palais...

— Je n'ai jamais pensé à faire de vous une prisonnière, mais une reine qui aura en moi le plus fidèle des serviteurs...

— Tout cela ne sont que des phrases et je vous prie de bien vouloir donner tout de suite les ordres nécessaires pour que l'on me reconduise immédiatement à mon hôtel à Tunis...

— Vos désirs sont pour moi des ordres, Madame et je serais certainement disposé à vous faire reconduire à votre hôtel, mais...

— Mais ?

Le prince prit une main d'Amy Nabot et il se mit à la fixer avec une expression de si ardente passion que l'aventurière ne put s'empêcher de frissonner.

— Mais permettez-moi, Madame, de souper ce soir avec vous et je vous promets que demain matin, dès le lever du jour, je vous ferai reconduire à votre hôtel par le plus fidèle de mes serviteurs...

Amy Nabot hésita un instant avant de répondre, regardant le Chéik avec un air interrogateur.

Pouvait-elle se fier à sa parole?... Cette promesse ne cachait-elle pas un nouveau stratagème ?

Finalement, elle se dit qu'elle se trouvait entièrement à la merci du prince et qu'il aurait été imprudent

de sa part de l'irriter ; la colère de cet homme pouvait être dangereuse et le mieux serait sans doute d'accéder à son désir.

— Soit, prince, je reste, dit-elle en lui tendant la main. Mais donnez-moi votre parole d'honneur de ce que vous tiendrez la promesse que vous venez de me faire...

— Je vous en donne ma parole d'honneur, Madame ! Et maintenant, venez avec moi dans la salle à manger où j'ai fait préparer un excellent souper à votre intention...

Ce disant, il offrit son bras à Amy Nabet.

Tous deux traversèrent ensemble une enfilade de somptueux salons dont les murs étaient couverts de merveilleuses tapisseries, de boucliers et d'armes ciselées et incrustées de pierres précieuses.

Finalement, ils arrivèrent dans la grande salle à manger.

Durant le repas, tandis que les serviteurs apportaient des quantités de mets délicieux disposés sur des plats d'or massif, une musique invisible jouait de douces mélodies.

Le Chéik avait tout fait préparer de la façon la plus fastueuse qu'il soit possible d'imaginer, afin de donner à Amy Nabet une preuve de ses immenses richesses. Tout autour de la salle, de grands candélabres étaient allumés. Les eaux des fontaines rejaillissaient dans les vasques de marbre et scintillaient de reflets fantastiques à la lueur des bougies.

L'aventurière observait tout cela avec un sentiment de stupeur. Elle avait l'impression de se trouver dans un lieu enchanté et elle subissait malgré elle la fascination de cet entourage féérique et fabuleux.

Elle avait déjà presque oublié ses préoccupations et elle souriait au Chéik qui se montrait extrêmement aimable et empressé envers elle.

Il évitait soigneusement toute parole qui aurait pu laisser deviner ses intentions et il se comportait d'une façon parfaitement correcte et réservée.

— Vous avez eu tort de douter de moi, Madame, dit-il. Ne croyez-vous pas que n'importe qui, à la place aurait fait la même chose que moi ? Vous êtes divinement belle et vous possédez au plus haut degré le don de séduire le cœur des hommes.. Un seul de vos regards suffirait pour allumer un incendie ! Vous n'aviez pas voulu accepter mon invitation et moi je n'ai pas pu renoncer au plaisir de vous voir auprès de moi... Aussi ai-je dû me résoudre à faire usage d'un peu d'astuce afin de vous montrer ce que vous perdiez en refusant de devenir la reine de mon palais...

Puis, le prince frappa dans ses mains à trois reprises et l'un des côtés de la salle s'ouvrit comme un rideau de théâtre, laissant apparaître une autre salle aux parois dorées et surmontées d'une coupole de cuivre poli, toute inondée d'une lumière aveuglante. Des tentures se soulevèrent et vingt jeunes femmes aux corps admirables se mirent à danser avec une grâce infinie en suivant le rythme de la musique.

C'était un spectacle merveilleux. Les ondulations des voiles multicolores de l'ambiance avaient quelque chose de fantastique qui séduisait invinciblement et faisait oublier les réalités de la vie.

Subjuguée par l'enchantement de cette danse orientale Amy Nabet ne pouvait plus détacher ses regards de la scène.

La musique aussi était très suggestive. Elle avait quelque chose d'insinuant et de voluptueux qui, tout à la fois, berçait l'esprit et excitait les sens.

Le prince s'était à demi étendu sur le divan, à côté de l'aventurière. Il avait l'air tranquille et impassible.

Sur un signe de lui, la paroi se referma de nouveau.

— Vous avez les yeux remplis d'une splendide ar-

deur, belle dame ! fit-il en s'adressant à Amy Nabot. Ma maison vous plaît-elle ?

L'aventurière ne répondit pas.

— Personne n'a encore jamais pu résister à la fascination de ce palais, reprit Abd-el-Rahman, et aucune des femmes qui sont entrées dans mon harem ne l'a jamais regretté...

— Ceci me paraît difficile à croire, prince, parce qu'aucune femme ne devient esclave de son plein gré, même si sa prison est une cage dorée !

— Toutes les femmes sont esclaves d'une façon ou d'une autre. Vous autres Européennes, vous êtes esclaves de l'amour...

— Oui.. Nous ne pouvons pas vivre sans amour, mais nous voulons que l'homme que nous aimons soit complètement à nous.. Nous nous donnons à lui avec toute l'ardeur de notre passion, mais nous ne pourrions supporter de partager ses caresses avec d'autres...

— Les femmes que vous venez de voir danser et toutes celles qui habitent ce palais ne sont que des créatures de plaisir pour les heures inoccupées.. Le cœur ne joue aucun rôle dans ces jeux.. Le cœur attend la femme rêvée, l'unique, celle qui doit devenir la reine, la dominatrice absolue !

Tout en parlant ainsi, Abd-el-Rahman fixait sur l'aventurière ce regard rempli d'ardeur et de passion qui l'avait déjà fait trembler.

Non !.. Pour rien au monde elle n'aurait voulu se laisser subjuguier !.. Elle n'aurait même pas voulu rester un seul jour dans ce palais !

Elle fit un effort pour sortir de l'espèce de torpeur extatique dans laquelle l'ambiance enivrante l'avait plongée et elle aurait voulu dire au Chéik qu'elle ne désirait pas rester plus longtemps et souhaitait retourner tout de suite à Tunis ; mais une étrange faiblesse

l'avait envahit tout-à-coup ; elle se sentait horriblement fatiguée et comme étourdie.

Malgré elle, elle ne put s'empêcher de fermer les yeux. Vaincue par une lassitude insurmontable, elle s'appuya un instant contre les coussins du divan.

Mais presque aussitôt, sa tête retomba inerte et elle sombra dans un profond sommeil.

Quand il la vit endormie, Abd-el-Rahman eut un sourire énigmatique et il appela un domestique pour qu'il fasse venir les femmes de service qui devaient transporter la belle française dans sa chambre.

CHAPITRE CCLVIII.

SANS ESPOIR !

Le cœur de Leni vacillait dans les ténèbres profondes qui l'entouraient. Qu'était-il arrivé ?.. Tout, tout était perdu ! La malheureuse était en proie à mille pensées angoissantes ; parce que sa douleur était trop grande que rien n'aurait pu la calmer.

Elle aurait voulu partir pour la Guyane dans l'espoir de revoir son fiancé ou tout au moins, pour avoir de ses nouvelles. Mais le missionnaire aussi bien que Max Erwig l'adjuraient d'avoir de la patience, parce qu'il fallait absolument attendre.

Elle sortait souvent de la maison pour aller se promener pendant de longues heures sur la plage, tenant son regard fixé sur l'horizon, du côté où elle avait vu disparaître le navire qui emportait Fritz Luders.

Les gens qui la voyaient, matelots et pêcheurs, la regardaient avec compassion, mais sans oser lui adresser la parole comprenant qu'une immense souffrance devait opprimer son cœur.

Mais un jour, un de ses hommes plus hardi que les autres se décida à l'aborder.

— A quoi pensez-vous, Mademoiselle ? lui demandait-il. Pourquoi avez-vous les yeux remplis de larmes ?

— Votre fiancé vous aurait-il abandonné ?

— Oh, non ! s'exclama instinctivement Leni. Mon pauvre fiancé a osé fuir par amour pour moi et il est allé à la rencontre de sa perte...

— Alors, il s'agit d'un malheureux légionnaire ?... Et il s'est laissé prendre ?.. C'est terrible ! Vous avez raison de pleurer pour lui...

— Savez-vous ce qui l'attend maintenant ? demanda la jeune fille, anxieuse de se renseigner sur le sort de Fritz.

— Tout le monde sait ce qui attend les déserteurs de la Légion !

— La mort ?

— Non, pas la mort... Mais qui sait si la mort ne serait pas encore préférable ? Ces malheureux sont condamnés aux travaux forcés dans des conditions tellement dures que cela équivaut à une mort lente... C'est l'enfer sur la terre !

— Mon Dieu !.. Mon Dieu !

— Mademoiselle, ne pensez plus à votre fiancé, puisque de toute façon, vous ne le reverrez plus... Songez qu'il y a tant d'autres braves gens qui pourraient vous aimer !

Leni sursauta comme si elle avait reçu un coup et elle s'enfuit en courant vers la maison des missionnaires. Arrivée dans sa chambre, elle se jeta sur son lit en éclatant en sanglots. Maintenant elle savait quel était le sort réservé à Fritz !

Les visions les plus terribles se présentaient à son imagination. Elle voyait son pauvre Fritz torturé, tourmenté par des gens sans cœur. Elle éprouvait un sentiment d'horreur et de détresse indicible. N'existait-il donc plus aucun espoir ?

Dans la soirée, l'infortunée jeune fille fut prise d'une forte fièvre et on dut la transporter à l'infirmerie.



A coups de poing et à coups de pieds, en l'accablant d'injures et de menaces, on avait amené Fritz Luders au bureau de l'officier qui devait l'interroger.

Ce dernier se trouvait commodément installé dans un confortable fauteuil, en train de fumer une cigarette. Quand le prisonnier entra, il ne le regarda même pas et continua de lire un papier qu'il tenait à la main.

Finalement, il jeta sa cigarette et fixa sur le malheureux un regard méprisant.

— C'est vous le déserteur ? fit-il. Depuis combien de temps étiez-vous à la Légion ?

— Depuis six ans...

— Dans ce cas, vous auriez du réfléchir avant de commettre une semblable folie !... Vous auriez du savoir que ces tentatives de fuite ne réussissent presque jamais et que ceux que l'on rattrape sont condamnés comme déserteurs.. Durant vos six ans de service, vous avez certainement du avoir l'occasion de voir ce qui est arrivé à quelques-uns d'entre ceux qui avaient fait une bêtise pareille à celle que vous venez de faire. Maintenant, vous allez devoir subir les conséquences de votre acte... Expliquez-moi comment vous avez pu fuir et ce qui s'est passé par la suite...

Luders se tenait debout devant l'officier, les yeux fermés, la pensée absente, presque incapable de se mouvoir ou de parler. On lui avait fait endosser une veste dont la doublure grossière et rugueuse irritait horriblement ses plaies, lui causant un pénible surcroît de souffrances. Il serrait les dents pour ne pas crier et une sueur abondante perlait à son front.

— Vous ne voulez pas répondre ? s'écria l'officier sur un ton menaçant.

— Que m'avez-vous demandé ? balbutia Fritz Luders, comme s'éveillant d'un rêve.

— Je vous ai demandé de m'expliquer les détails de votre tentative de désertion... Je vous prie de faire attention quand je vous parle et de ne pas me faire répéter deux fois la même chose... Allons !... Parlez !

— Je ne peux pas !

— Que voulez-vous dire ? Pourquoi ne pouvez-vous pas ?

Fritz Luders ouvrit sa veste, montrant les horribles plaies qui labouraient sa poitrine.

— Je vous prie de tenir compte de l'état où on m'a réduit, fit-il. J'éprouve des douleurs intolérables et je ne peux plus y résister...

— Sottises ! s'exclama l'officier sur un ton indifférent. Ce ne sont que des brûlures du soleil... Ça ne vaut même pas la peine d'en parler.

— Je vous souhaite de subir un jour le même supplice...

Stupéfait, l'officier sursauta.

— Que dites-vous, misérable ? Vous perdez la raison ? s'exclama-t-il.

— Cela n'aurait rien d'étonnant après tout ce que l'on m'a fait souffrir !

— Je vous conseille de faire attention à ce que vous dites, autrement vous allez le payer cher !

— Quoi que vous me fassiez, je ne pourrais pas souffrir plus que je n'ai souffert jusqu'à présent... Par conséquent, je n'ai pas peur...

L'officier regarda un instant le prisonnier, puis il murmura :

— Vous avez du courage... C'est dommage que vous ayez déserté.. Mais ce n'est pas le moment de discuter. Répondez à mes questions... Où avez-vous pris l'argent pour fuir ?

— Je ne peux pas répondre à cette question..

— Le Chinois Tai-Fung affirme que vous l'avez attaqué dans sa taverne et que vous l'avez volé...

— Vous pouvez le croire si ça peu vous faire plaisir... Pourquoi me donnerais-je la peine de me défendre ? Je sais très bien que je serai condamné de toute façon !

— Niez-vous ce qu'affirme le Chinois ?

— Pourquoi nierais-je puisque je sais d'avance que vous croirez Tai-Fung plutôt que moi ?

— Si vous avouez qui a été votre complice, vous pourriez peut-être bénéficier d'une diminution de peine.

— Et je devrais faire cela pour que l'autre soit condamné aussi ? Non, merci ! Je me laisserais tailler en pièces plutôt que de révéler les noms de ceux qui m'ont aidé et je ne veux même pas trahir ceux qui m'ont trahi.

Luders pensait à Coutelier..

L'officier se tourna vers le sergent qui faisait fonctions de greffier et lui dit :

— Il faut avouer que son attitude est assez crâne ! Mais enfin, il a déserté et il faut bien qu'il soit puni...
Ecrivez :

« Le légionnaire Fritz Luders a déserté dans la nuit du II a été arrêté à Paramaribo le et ramené à Cayenne par les soins de la police hollandaise, à la suite d'une demande d'extradition... Il refuse de nommer ses complices ainsi que de donner aucun détail au sujet de sa tentative.

Puis, se tournant de nouveau vers le déserteur, il reprit :

— Vous allez être traduit devant le conseil de guerre qui va probablement se réunir d'ici quelques jours... Vous avez encore le temps de réfléchir et si, au cours de la séance, vous révélez les noms de ceux qui vous ont aidé, vous obtiendrez certainement une notable diminution de peine...

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, car je suis bien décidé à ne rien dire...

L'officier hocha la tête et conclut :

— Vous en ferez ce que vous voudrez... C'est votre affaire...

Puis il ordonna aux gardes qui attendaient.

— Ramenez-le dans sa cellule...

Quand Luders fut sorti, l'officier demeura un instant pensif puis il murmura :

— Pauvre type !... Je regrette de le voir dans cette situation, car il est assurément très courageux et il n'a pas du tout l'air d'un mauvais garçon !

*
**

Il y avait deux jours que Fritz Luders était en prison. Le régime était toujours le même : du pain et de l'eau. Mais on ne lui donnait de l'eau qu'en très petite quantité et le tourment de la soif était épouvantable.

Il pensait continuellement à sa mère et à Leni, les deux chères créatures qu'il aimait le plus au monde et qu'il ne devait jamais plus revoir.

Pourquoi avait-il fait cette maudite tentative ? Maintenant, tout était perdu pour toujours !